

# Questions sur le journalisme en démocratie

## Serge Halimi versus Géraldine Muhlmann

**La presse et l'audiovisuel sont à côté des institutions comme le Parlement l'un des lieux privilégiés du débat public, et le « quatrième pouvoir » joue assurément un rôle central dans la mise en forme initiale de la délibération démocratique. Cette responsabilité particulière suscite régulièrement des interrogations sur l'honnêteté des journalistes, mais aussi sur la nature même des représentations qui peuvent émerger du traitement de l'information par les médias modernes. Que dit précisément la critique ?**

Serge Halimi, qui est depuis 2008 le directeur de la rédaction du *Monde diplomatique*, s'est fait connaître par un essai polémique sur la collusion des journalistes avec le pouvoir économique, *Les Nouveaux Chiens de garde* (1997), suivi d'autres titres et de nombreuses interventions. Depuis la disparition de Bourdieu, il incarne avec les animateurs d'Acrimed une pensée critique à l'égard de la façon dont les grands médias façonnent une représentation déformée de la réalité. Il accuse ainsi la révérence des journalistes envers le pouvoir, leur prudence devant l'argent (peut-on critiquer l'actionnaire de son journal, ou un annonceur important ?), leur inféodation à l'idéologie du marché et enfin la logique de la connivence dans laquelle chacun des acteurs trouve son compte.

Le titre de l'essai de Serge Halimi fait écho à Paul Nizan et son livre *Les Chiens de garde* (1932) et on peut y distinguer les échos d'une pensée anarcho-sindicaliste plus ancienne, mais dans les concepts qu'il met en œuvre il s'inspire principalement des travaux de Pierre Bourdieu et des interventions du linguiste américain Noam Chomsky à partir des années 1970.

De Bourdieu, qui a publié l'année précédente son petit essai *Sur la télévision* (Raisons d'agir, 1996), Serge Halimi retient un certain nombre de leçons. La télévision et les médias modernes ont une capacité inégalée à « donner à voir », mais tout autant à cacher : en oubliant certains aspects du réel, peu faciles à représenter ou moins spectaculaires, mais aussi en usant de catégories et de filtres intellectuels construisant une réalité qu'il faut bien qualifier de fantasmagorique, de tronquée, ou d'idéologique. C'est un fait structurel, et qui au fond caractérise aussi bien les médias de type TF1 que *Le Monde diplomatique* ; seulement voilà, les premiers sont beaucoup plus nombreux et leurs liens avec des intérêts économiques, voire avec le pouvoir, sont avérés. La course à l'audimat ou aux annonceurs explique à elle seule un certain nombre de tendances caractéristiques des médias dominants. La façon dont la télévision crée des porte-parole lors des manifestations étudiantes, interroge ainsi sur la façon dont le monde social est construit, et pour ainsi dire prescrit par la télévision.

Bourdieu insiste aussi sur l'homogénéité du monde journalistique, qu'il envisage comme un effet de la concurrence mais aussi comme l'une des conséquences de la « reproduction sociale » qu'il avait mise en évidence dans ses travaux des années 1960. La pression de l'urgence conduit elle aussi à des effets de concentration : les mêmes experts interviennent constamment sur les mêmes sujets. Des idées reçues circulent ainsi en boucle, alors que la pensée critique et de façon plus générale la démocratie demandent du temps.

Bourdieu, et à sa suite Serge Halimi dont l'essai apparaît souvent comme une illustration du modèle dégagé par le grand sociologue, interrogent ainsi la façon dont le débat public est mis en scène, construit, par les médias : c'est, considèrent-ils, au sein de ce que l'on appelle alors la « pensée unique » que le débat est représenté, cependant que le débat entre cette pensée homogène et les pensées alternatives est occulté.

Serge Halimi va plus loin que Bourdieu, qui pointait surtout des effets de structure ; il donne à lire, de façon circonstanciée, les liens, pour ne pas dire la collusion entre « journalistes » et hommes politiques dans la « fabrique de l'opinion ». Ses thèses prennent une actualité nouvelle en 2002, quand d'autres commentateurs notent la façon dont une chaîne comme TF1 a traité le thème de l'insécurité jusqu'à en faire le sujet clé de l'élection présidentielle. Aux yeux de Serge

Halimi, on n'est plus seulement dans un effet de structure mais bien dans une forme de rapport de force : « Un petit groupe de journalistes omniprésents – et dont le pouvoir est conforté par la loi du silence – impose sa définition de l'information-marchandise à une profession de plus en plus fragilisée par la crainte du chômage. »

*L'Opinion, ça se travaille* (2000, 2005, avec Dominique Vidal et Henri Maler), se situe davantage dans la lignée des interventions de Noam Chomsky, fameux linguiste américain qui à la fin des années 1960 émerge comme un intellectuel représentatif de la « contre-culture », avec une grande défiance à l'égard de l'information officielle et la façon dont des médias dits indépendants y sont asservis, notamment sur le sujet alors brûlant de la Guerre du Vietnam. Chomsky et Herman ont cherché à démontrer empiriquement, dans leur livre *La Fabrication du consentement* (1988), comment les grands médias et notamment les principaux réseaux télévisuels participent au maintien de l'ordre établi, en maintenant le débat public et la présentation des enjeux dans un cadre idéologique construit sur des présupposés et intérêts jamais questionnés, afin de garantir aux gouvernants l'assentiment ou l'adhésion des citoyens. Serge Halimi, sans aller jusqu'à prôner une collecte d'information « vraies » de témoins et d'acteurs comme à pu le faire Chomsky, interroge lui aussi d'une façon très critique le traitement de l'actualité internationale, notamment militaire, par les médias occidentaux. Leur manque d'indépendance en matière de sources d'informations, mais aussi leur capacité à adopter les grilles de représentation forgées par l'Otan, font l'objet d'une analyse serrée.

Si les analyses de Serge Halimi peuvent pécher par une légère touche conspirationniste à l'occasion, si par ailleurs les intellectuels critiques d'extrême gauche dont il est l'héritier ont eux-mêmes des indignations sélectives et sont marqués par une tendance nette à se focaliser sur les effets pervers du libéralisme ou sur une conspiration des puissants dans laquelle on peut aussi voir une vue de l'esprit, si enfin en dénonçant la collusion d'une gauche non radicale et de la droite ils jouent à l'évidence une manœuvre politique, il n'en demeure pas moins que leur critique ne peut être ignorée : le champ des médias, aussi bien en ce qui concerne la sociologie des journalistes, l'économie des supports, que les effets structurels des médias modernes dans la construction du réel, n'est pas neutre.

La question peut alors se poser du degré d'homogénéité sociologique et idéologique de ce champ, d'une part, de la capacité du public à se laisser dicter ses représentations, d'autre part.

C'est sur ce point que les thèses de Gérardine Muhlmann viennent à tout le moins nuancer celles de Serge Halimi, et au-delà de Bourdieu et Chomsky. D'autres avant elle ont reproché à Chomsky, notamment, dont la pensée est moins fine que celle de Bourdieu, les capacités de résistance du public mais aussi de la presse, et au total les effets réellement produits sur l'opinion publique. La Guerre d'Irak, à cet égard, peut apparaître comme une expérience en temps réel ayant tour à tour validé la vision de Chomsky, puis celles de ceux qui la trouvent trop tranchée : le réveil de la presse américaine en 2005, celui de l'opinion, attestent que même dans le cas d'un choc traumatique ayant entraîné une forme d'anesthésie de l'esprit critique, entre unisson patriotique et autocensure, dans une démocratie adulte le peuple se reprend et le quatrième pouvoir se remet à jouer son rôle.

*Du journalisme en démocratie* tente de définir un « idéal-critique » du journalisme et du journaliste : non pas tant de le définir que de formuler ce qu'il devrait ou pourrait être idéalement. Ce qui amène à croiser cet idéal avec la réalité du métier et la sociologie de ceux qui l'exercent : dès lors on s'aperçoit que différentes lignes de critique peuvent être identifiées. Les sociologues reprochent au regard journalistique sa superficialité, les philosophes regrettent le poids du factuel et de l'actualité, c'est-à-dire d'une forme de contingence. En somme, résume Gérardine Muhlmann, « le journaliste est l'autre sur lequel tout le monde est à peu près d'accord ». Il y a ainsi, notait récemment le romancier Hédi Kaddour, des gens qui n'achètent *Le Monde* que pour se mettre en colère. C'est que dans une société informée où les diplômés sont désormais nombreux, le journaliste ne peut plus s'affirmer comme l'instance d'autorité qu'il fut quand Hegel ironisait sur la lecture du journal, « prière quotidienne de l'homme moderne ».

Mais précisément, dans cette insatisfaction généralisée, on touche à ce qui est l'un des points faible de la critique des disciples de Bourdieu : l'existence d'un public, certes entraîné dans un monde d'information et de catégories prémodélées par le monde des médias, mais aussi rétif, voire rebelle. A l'heure d'Internet, l'image de la puissance écrasante des grands médias et de leurs experts a sans doute perdu un peu de son crédit, même si la question des sources d'information demeure entière.

Face à ce public, la fonction du journaliste est pour Géraldine Muhlmann une « une mise au monde » qui n'est pas tant une prescription qu'une façon de permettre à l'individu de se positionner au sein d'une totalité qui le dépasse. Le journaliste apparaît alors comme un médiateur entre un individu et une communauté.

L'idéal-critique dégagé par *Du journalisme en démocratie* prend plusieurs formes historiques : le curieux, démocrate enthousiaste qui lutte pour la pluralité et participe à la construction d'un quatrième pouvoir, en est la première forme historique, non dénuée d'une forme de naïveté dans sa croyance aux « faits ».

La seconde forme historique est celle du journaliste en lutte, « désespéré » de la démocratie dont il déplore le pourrissement par l'idéologie capitaliste : sa vision des médias pointe l'homogénéité et la soumission à l'idéologie, contre laquelle il inscrit sa propre pratique. On reconnaît vite, dans cette seconde figure, une forme idéale qui inspire directement les travaux de Serge Halimi et de magazines comme *Le Monde diplomatique*.

Géraldine Muhlmann tente de dépasser l'opposition entre ces deux figures se prévalant toutes deux de la démocratie en élaborant un troisième idéal-type, où le journalisme a une fonction de rassemblement conflictuel de la communauté démocratique. Son rôle est alors intégrateur, tout en maintenant un conflit nécessaire. Cette figure sous tension pourra tolérer des polarités différentes, du journaliste rassembleur (la « grand'messe » du 20 heures est le type même de ce rassemblement) au « décentreur », qui (ré)injecte du conflit dans la communauté, et dont une figure comme Jean-François Kahn peut apparaître en France comme l'archétype moderne.

**Richard Robert**